

4 - YANNIG KOKARD

Yannick Coquart

Yannig Kokard a Blouilio
 Bravañ mab kouer a zo er vro
 Ar pabor eus an holl baotred
 Kalonig an dimezelled

Pa' z ae Yann Kokard d'al lev-draezh
 Ar merc'hed koant ' lamme er-maez
 An eil d'eben a lavare
 Yannig Kokard ' zo ' vont aze

Yannig Kokard a lavare
 D'e dad, d'e vamm, un deiz a vove
 Koñje ' ch'houlenann da zimeziñ
 Da zimeziñ da Vari Dili

E dad, e vamm a lavare
 D'o mab Yannig eno neuze
 Salv-ho-kraz ma mab n'az po ket
 Na hi na merc'h kakouz ebet

Ma zad, ma mamm da vihanañ
 Ma lezit da vont da bardonañ
 Ma lezit da vont da bardonañ
 D'ar Folgoad pe da Santez Anna

Pa oa o tremen Montroulez
 Hag eñ o kavout e gakouez
 Yannig Kokard, ma c'harantez
 Da belech' ez it c'hwil e-giz-se ?

Yannick Coquart de Ploumilliau
 Est le plus beau fils de paysan qui soit dans le pays
 C'est la fleur des jeunes gens
 Le petit cœur des demoiselles

Quand Yannick Coquart allait à la lieue de grève
 Les jolies filles accouraient sur le seuil de leurs maisons
 En se disant l'une à l'autre
 C'est Yannick Coquart qui passe

Yannick Coquart disait
 Un jour, à son père, à sa mère
 Je vous demande mon congé pour me marier
 Pour me marier à Marie Tilly

Son père et sa mère disaient
 A leur fils Yannick, à ce moment
 Sauz votre grâce, mon fils, tu ne l'auras pas
 Ni elle ni aucune autre fille de lépreux

Mon père, ma mère, au moins
 Laissez-moi aller au pardon
 Laissez-moi aller au pardon
 Au Folgoat ou à Sainte-Anne

Comme il passait par Morlaix
 Il rencontra sa lépreuse
 Yannick Coquart, mon bien-aimé
 Où allez-vous ainsi ?

Me ya da bardon Ar Folgoad
 Diloer, diarc'hen, war ma zroad
 Yannig Kokard, ma c'harantez
 Ma lezit da vont ganeoc'h ivez

Diskennit din gwin da evañ
 Diskennit eus ho kwin gwellañ
 Ha diskennit din gwin kleret
 Ar gwin a blij da galon ar merc'hed

Ha diskennit din gwin kleret
 Ar gwin a blij da galon ar merc'hed
 En ur memes gwerenn ez evjont
 En ti memes gwele e kouskjont

P'az ae Yannig Kokard davit dour
 Na ouie ket ez oa klañvour
 E-barzh ar feunteun dre ma selle
 Gant al lorgnez e tispenne

Yannig Kokard a lavare
 Er gêr d'e dud pa errue
 Ma zad, ma mamm mar am c'haret
 Un ti nevez din a savet

Ma savit un ti nevez din
 En savit e lann ar C'hlañvidi
 Lakait ur prenest en e bignon
 Evit ma welin ar brosesion

*Je vais au pardon du Folgoat
 Pieds nus, sans bas et à pied
 Yannick Coquart, mon bien-aimé
 Permettez-moi de vous accompagner*

*Versez-moi du vin à boire
 Versez-moi de votre meilleur vin
 Versez-moi du vin clair et
 Le vin qui plaît au cœur des femmes*

*Versez-moi du vin clair et
 Le vin qui plaît au cœur des femmes
 Ils burent dans le même verre
 Et dormirent dans le même lit*

*Quand Yannick Coquart allait chercher de l'eau
 Il ne savait pas qu'il était malade
 Quand il regarda dans la fontaine
 Il vit que la lèpre le défigurait*

*Yannick Coquart disait
 En arrivant chez ses parents
 Mon père, ma mère, si vous m'aimez
 Vous me bâtirez une maison neuve*

*Si vous me construisez une maison neuve
 Faites la bâtir sur la lande du Klandi
 Mettez une fenêtre dans le pignon
 Pour que je puisse voir la procession*

Lakait ur prenestr en e gostez
 Evit ma welin ar Gernevez
 Evit ma welin ar Gernevez
 Eno emañ ma c'harantez

Kriz vije ar galon na ouelle
 En Ploullio an neb a vije
 O welout ar groaz, ar banniel
 O kas Yannig d'e di nevez

Mari Dili a lavare
 Er gêr d'he zad pa errue
 Triwec'h paotr yaouank ' m eus lorgnet
 Yannig Kokard an naontekvet

Yannig Kokard an diwezhañ
 Lakae ma c'halon da rannañ
 Gant ul lomm gwad ma biz bihan
 Me lorgne kant evel unan

*Mettez une fenêtre sur le côté
 Pour que je puisse voir la Villeneuve
 Pour que je puisse voir la Villeneuve
 Car c'est là qu'est mon amour*

*Dur eut été le cœur qui n'eût pleuré
 De quiconque était à Ploumilliau
 En voyant la croix et la bannière
 Conduisant Yannick à sa maison neuve*

*Marie Tilly disait
 A son père en arrivant à la maison
 J'ai donné la lèpre à dix-huit jeunes gens
 Et Yannick Coquart est le dix-neuvième*

*Yannick Coquart, le dernier
 M'a brisé le cœur
 Avec une goutte de sang de mon petit doigt
 Je donnerais la lèpre à cent, comme à un seul*

Cette chanson a été collectée en 1863 par Prosper Proux à Plouigneau et publiée en 1868 par François-Marie Luzel dans « Gwerziou Breiz-Izel » tome I, p. 252 (Maison neuve et Larose, réédition de 1971). La mélodie est une composition de Jean Piriou, grand-père de Solen.



Solen Piriou